

LE «PATOUÉ» N'A PAS DIT SON DERNIER MOT

A Martigny, «Patois-LAND» propose une traversée de huit patois du Valais. Une exposition sonore et ludique en forme de parc d'attractions, pour lutter contre les zombies de l'oubli



Enregistrement de l'émission *Par Monts et par Chants* de Radio-Sottens. Le journaliste André Rougemont interroge Alfred Salamin, surnommé «l'Avocat», sous le regard de la jeune fille seule au mayen, Anniviers, 1960. FRIDO PONT, MÉDIATHÈQUE VALAIS - MARTIGNY

ANNE PITTELOUD

Expo ▶ «J'ai découvert un monde immense, une forêt dense et touffue dans laquelle je me suis d'abord perdue, avant d'y suivre quelques pistes», raconte Sylvie Délèze, directrice de la Médiathèque Valais - Martigny et commissaire de l'exposition «Patois-LAND. Au pays des mots retrouvés». C'est que le patois, ou francoprovençal, se décline dans les vallées alpines en multiples variantes, et que les archives sonores de l'institution cantonale - surtout connue pour son patrimoine photographique et filmique - sont d'une grande richesse. «Nous conservons des sons d'à peu près tous les patois des hameaux et villages des principales communes valaisannes. Nous avons choisi les plus représentés dans nos collections.»

«Patois-LAND» propose ainsi une immersion dans huit patois valaisans. On pourra y écouter ceux d'Evolène, de Savièse ou de Bagnes, on découvrir leurs variantes et leurs similitudes, leur histoire et leurs champs lexicaux. En tout, six heures de son, dans lesquelles chacun-e peut composer son parcours, le ticket d'entrée étant valable pour trois visites.

La vache nymphomane

Si le patois est menacé, il n'est pas encore mort. Il compte aujourd'hui en Suisse environ 10 000 locuteurs et locutrices, rappelle Sylvie Délèze. Après Vaud, Monthey a été la première commune valaisanne à l'interdire dans le périmètre scolaire en 1824, dans le sillage de la Révolution française et de ses idéaux universels, et notamment l'accès à l'éducation pour tous (lire l'interview en page suivante). Les autres communes ont suivi à marche dispersée. A Evolène, «des enseignant-es distinguaient entre français et patois, mais il n'était pas interdit», raconte Sylvie Délèze. Les enfants le parlaient après les cours, étant parfaitement bilingues.» Sans surprise, le patois d'Evolène est toujours la langue maternelle d'une portion importante des enfants de la région. «Il y a même un tel engouement que la communauté portugaise sollicite des cours!»

Reste que cette rupture globale dans la transmission entre parents et enfants s'explique par une «honte du passé» commune aux régions rurales: il fallait parler français aux enfants pour qu'ils trouvent leur place dans la modernité industrielle. «J'ai dû affronter certains de mes a priori», poursuit Sylvie Délèze. Je pensais que le patois n'était pas une 'vraie langue', qu'il ne permettait pas de tout dire.» Linguistes, dialectologues, historien-nes des langues et patoisant-es actuel-les lui font découvrir le contraire. Descendant du latin, le francoprovençal est un langage structuré qui permet de s'exprimer finement.

Il est l'expression d'un monde agropastoral disparu, qui dit avec précision les réalités locales. L'exposition explore abondamment la thématique de la vigne, du foin et de l'herbage, du bétail, de toute une «civilisation de la vache». En patois de Lens et environs («Noble et louable Contrée»), il existe près de soixante mots pour désigner la vache (vâtsse), entre celle qui

lutte avec fougue (bregânda), celle qui vèle tard (tardeieva), celle qui s'écarte du troupeau (câgne), celle qui donne peu de lait (seurgôt) ou encore la vache nymphomane (bordèleüche)!

Loin du folklore

Mais l'expo prend le contrepied du folklore et des revendications identitaires. Sylvie Délèze relève l'ambivalence de nombreux patoisant-es, qui apprécient le dialecte car il représente un instrument pour «parler entre soi» - *entr'chè* -, tout en se lamentant sur l'absence de relève et le manque d'intérêt des francophones. «Patois-LAND» met en question cette fermeture sur soi grâce à une scénographie ludique: un parc d'attractions qui attise la curiosité pour un monde en voie de disparition. Son titre est un hommage à l'anthropologue et ethnologue Bernard Crettaz, qui a notamment décrit la tendance des Alpes valaisannes à *dysneylandiser* leur patrimoine - comme le montrent ici nains de jardins, fontaine de bois et géraniums en polystyrène.

Armé d'une lampe de poche, le public pénètre donc dans un tunnel obscur où il sera chatouillé à l'oreille par de facétieux fantômes et zombies. Ce voyage au pays des mots nous entraîne dans la mémoire fragmentaire du patois où se fait jour, étape par étape et sur un mode déjanté, son histoire, de l'émergence d'une langue à sa disparition en passant par sa sauvegarde artificielle et sa conservation. On y écouter des archives sonores sur de vieux téléphones, on découvrira les histoires de revenants racontées au coin du feu, ou celle de la Vouivre, ce dragon ailé dont l'œil unique en diamant rendait omnisciente la personne qui parvenait à le dérober... ou riche au point de lui causer des problèmes de digestion.

Cinquante nuances de peur

On traverse ensuite une jungle de mots en patois de Nendaz, un lexique des métiers du bois, menacé lui aussi de disparition - si environ 7000 langues sont encore parlées sur la planète, vingt-cinq s'éteignent chaque année, rappelle Sylvie Délèze, citant une récente étude du CNRS. Avec elles meurent une culture et la possibilité unique de décrire un monde. A «Patois-LAND», le patois d'Anniviers délivre le glossaire des instruments de la vigne, et de l'art kitsch de décorer les chalets; celui de Fully explore le vocabulaire de l'excès et de l'ivresse, tandis qu'on découvre le monde de la chasse dans le dialecte de Bagnes. Plus loin, cinquante mots de la Vallée du Trient expriment les nuances de la peur.

Les mots voyagent, circulent au gré des rencontres et des marchands ambulants venus de toute l'Europe, puis intègrent un patois et finalement se retrouvent dans différentes vallées. Une langue pure n'existe pas, rappelle l'expo, illustrée par huit «Tableaux de nuit» commandités à l'artiste Ambroise Héritier, dont la grand-mère parlait le saviésan.

Dans cette ambiance de fête foraine, on croise aussi les masques et costumes du carnaval évolénard, après les perles d'un fonds d'archives écrites mises en lumière avec

...le concours des Archives cantonales valaisannes. Elles conservent l'un des plus vieux documents écrits en patois: la lettre d'un châtelain de Réchy, qui, au XVIII^e siècle, invitait à se retrouver en sa demeure à l'occasion du Jeudi gras. «On peut en déduire que les possédants maîtrisaient la langue du peuple, au moins par rudiments et bribes», note la commissaire. L'expo montre aussi les publications contemporaines sur le patois, entre glossaires, lexiques et dictionnaires, dont certains extrêmement élaborés et documentés, comme le récent et bilingue *Dictionnaire du patois de Bagnes* (2019).

Sauvé par la radio

«Pandémie», «exclusion»? A la fin du parcours, on est invité à se débarrasser de certains termes d'aujourd'hui en les jetant dans le «ceruciel des vilains mots voués un jour à disparaître», avant d'entrer dans un laboratoire où sont proposés plusieurs ateliers, pour tester son goût des langues ou archiver sa voix. On aura alors traversé une reconstitution du studio de Radio Matterhorn (un prêt du Musée cantonal d'histoire), antenne basée à Zermatt qui a cessé d'émettre en 1992.

«La radio est le média qui a sauvé le son du patois dès les années 1950, notamment Radio Lausanne», explique Sylvie Délèze. Moins de cent ans après son interdiction dans les écoles romandes, il s'agissait de le documenter. Casque – désinfecté – sur les oreilles, on peut écouter quatorze entretiens originaux menés par la commissaire avec sept expert-es du francoprovençal et sept patoisant-es. Presque tous ont été empêché-es de parler leur langue à l'école, raconte Sylvie Délèze. «Gérard Revey, par exemple, 86 ans, paysan-ouvrier qui enchaînait travail avec ses troupeaux et sur les chantiers, raconte comment il parlait sans problèmes avec les Italiens, y compris ceux venus du Sud,

chacun dans son dialecte, alors qu'il était machiniste à la Grande Dixence.»

Une familiarité des langues qui plaît à Ruben Sidler. Etudiant en linguistique né à Genève d'un père bernois et d'une mère ghanéenne, bilingue français et anglais, il a vécu en Suisse alémanique où il a appris l'allemand et le dialecte, puis le russe, le serbe ou encore le persan, se passionnant pour les langues, leurs structures, leurs racines communes. «Savez-vous que père se dit *pader* en persan?» s'enthousiasme-t-il. Il a découvert l'existence du francoprovençal à Berne. Il apprend plusieurs dialectes en consultant les grammaires et avec des locuteurs natifs. «Je pratique surtout le patois de Nendaz et j'adapte ma façon de parler selon les gens.»

Pour se renseigner «sur les variations lexicales ou morphologiques», il intègre le groupe What'sApp des patoisant-es et fréquente le «Bar-patois» de Sion où ceux-ci se réunissent. C'est là qu'il rencontre Sylvie Délèze, qui l'invite à collaborer à l'expo. Avec Sylvie Fournier, chargée de la médiation culturelle et scientifique, Ruben Sidler a imaginé le jeu électronique «Quel baragouin?», et traduit en patois des scènes d'*Harry Potter*. Car «mimonin Harry Potter deranyé patoué» (même Harry Potter parle patois), constateront les plus jeunes, auxquels s'adresse aussi ce parcours. Le francoprovençal trouve d'ailleurs une nouvelle vitrine sur internet et Youtube, qui le rendent plus accessible.

Avant-gardiste?

Le patois fleurit aussi dans le domaine du théâtre, raconte encore Sylvie Délèze. «Dans le Val d'Anniviers existe un groupe de théâtre patoisant mené par un Argentin passionné, qui monte des pièces avec le recours des dernières personnes capables de se donner la réplique en patois.» Le phénomène attire aussi les plus jeunes.



Le patois d'Evolène et l'univers des contes est au cœur d'Ora, album du trio Félibres. FÉLIBRES

Alors oui, le patois se porte mal, mais il est bien vivant, avec sa poésie, sa musique, sa façon de désigner un univers singulier dans un monde de plus en plus standardisé où le *globish* gagne du terrain. La relation au patois pourrait être avant-gardiste et non réactionnaire, rêve Sylvie Délèze. «Patois-LAND» aimerait secouer les idées reçues, intéresser les jeunes, les artistes et les écrivain-es. A quand des installations sonores, des performances d'art contemporain qui en joueraient? Des livres où une langue hybride renouvellerait les formes, y introduisant une musique inédite? «Patois-LAND» se voudrait volontiers une première occasion de rencontre entre différents mondes culturels. I

«Patois-LAND», Médiathèque Valais – Martigny, jusqu'au 25 septembre. Infos et programme: www.mediathèque.ch

LE CHANT DES FÉES D'ÉVOLÈNE

«Mon père vient des Haudères, ma mère d'Evolène, ce n'est plus très important aujourd'hui mais ça l'était», rit Elisabeth Gaspoz, l'une des intervenantes à la table d'écoute de Radio Matterhorn dans le cadre de l'expo «Patois-LAND». Le patois d'Evolène est sa langue maternelle et celle de ses deux sœurs, Françoise Gaspoz Rossier et Magdeleine Rossier, du trio Félibres. Les trois ont grandi dans les chansons et les contes en patois, les histoires de fées que leur racontait leur grand-mère. En 2019, elles ont verni *Ora* (maintenant en patois évolénard), un album qui plonge ses racines dans un univers merveilleux et proche de la nature, accompagnées par l'accordéoniste Aline Roy. «Françoise, mezzo-soprano et claviers, est musicienne professionnelle, contrairement à nous», raconte avec modestie la soprano Elisabeth Gaspoz, active aux percussions. «Nous avons lancé plusieurs projets que nous abandonnions, et quand Magdeleine nous a rejointes en automne 2014, être toutes les trois nous a donné des ailes.»

Le groupe des Félibres était né – aujourd'hui, elles ne sont plus que deux, Magdeleine l'ayant quitté. Le répertoire d'*Ora* est constitué des compositions originales de Françoise, qui emprunte au classique comme à la musique contemporaine, et accueille des mélodies du Val d'Aoste ou les accents celtiques d'Ecosse et d'Irlande. Les textes en patois sont signés par les trois sœurs, et l'album est complété par un riche Libretto de quarante pages de textes et photos.

«Nous avons imaginé une histoire au fil des saisons, douze morceaux évoquant une fée de la forêt qui observe le village de loin ou se mêle aux habitants-es.» Créé en 2015, *Ora* est d'abord un spectacle musical et visuel, où perruques et costumes donnent une aura d'étrangeté à un monde âpre et majestueux. Ici, les éléments naturels sont rois et les liens féconds entre les générations, entre passé et présent, vie et mort, fées et humains, hommes et femmes. APD www.felibres.ch

«La Suisse va enfin protéger ses patois»

Interview ▶ Enfant, le linguiste Raphaël Maître passait ses vacances au-dessus d'Evolène où toute sa famille parlait patois. «Je ne le parlais pas mais y prêtais oreille avec intérêt», raconte-t-il. Après ses études de linguistique, il travaille à l'université de Neuchâtel sur le *Glossaire des patois de la Suisse romande*, qui a développé une graphie unifiée des dialectes. Il a également dirigé l'élaboration du *Dictionnaire du patois de Bagnes* (2019). Interview.

D'où viennent les patois valaisans, et quelles sont les raisons de leur disparition?

Raphaël Maître: Contrairement au français, issu de la langue d'oïl, les patois valaisans appartiennent au francoprovençal. Dès la Renaissance, la France très centralisée a imposé dans l'administration et la justice la variété d'oïl parlée en Ile de France. Ce patois-là, celui du roi, s'est développé en langue d'Etat. Il a ensuite augmenté son vocabulaire dans tous les domaines et s'est standardisé, fortement à la fin du XVII^e.

La Révolution française a porté le deuxième coup aux patois: il fallait que le français soit la langue unique d'une nation une et indivisible. En Suisse, les patois n'ont pas été interdits par l'Etat, mais les idées révolutionnaires ont traversé la frontière et les communes l'ont peu à peu interdit à l'école – Monthey en 1824 déjà. A Evolène, le français est resté plus longtemps cantonné aux cours, à l'écrit, selon le principe de la diglossie. Mais c'est une diglossie évolutive, dans laquelle le patois a de moins en moins de fonctions.

Comment expliquer que la Suisse alémanique ait gardé ses dialectes?

Vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, la situation était comparable des deux côtés de la Sa-

rine: les dialectes alémaniques aussi commençaient à disparaître. C'est à ce moment qu'ont démarré les plus grands projets pour les documenter: le *Glossaire des patois de la Suisse romande* a été lancé en 1899, le glossaire alémanique vingt ans plus tôt. La revitalisation de l'alémanique a



«Une fierté a remplacé la gêne d'il y a cinquante ans» Raphaël Maître

été une réaction face à l'Allemagne voisine: la population s'est remise aux dialectes après la Seconde Guerre mondiale.

Quelle différence, entre langue et dialecte?

A côté des langues liées à un Etat, avec une variété standard, normée, enseignée à l'école, il existe des langues dialectales comme le breton, le basque, le romanche ou le francoprovençal, constituées d'un ensemble de dialectes partageant des caractéristiques communes. Le franco-

provençal possède ainsi des caractéristiques fortes sur son territoire et des différences entre les villages: les variétés dialectales. Ce territoire s'étend sur toute la Suisse romande, la partie francophone du canton de Berne, la Vallée d'Aoste où il reste très actif, et jusqu'à Lyon. Une grande partie du canton de Vaud était homogène et on n'y rencontrait pas de problèmes d'intercompréhension. Alors que d'un côté à l'autre de la Morge, frontière entre deux rivages jadis ennemis, les différences sont nettes. Cela découle de l'histoire, des conditions politiques et sociales, de la mobilité. Les patois du Bas-Valais sont de type savoyard. Ceux du Valais central, épiscopal, sont restés plus archaïques.

Le patois continue-t-il d'évoluer?

Oui, pour autant qu'on continue de s'en servir. Les Evolénard-es patoisant-es parlent de tout en patois, l'enrichissent de nouveaux mots au gré des besoins. Mais dans les lieux où on ne le parle plus depuis cinquante ans, c'est la langue figée d'autrefois qui sert de modèle de référence.

A-t-il une culture écrite?

On s'est mis à l'écriture davantage dès les années 1950, surtout en Valais, en publiant méthodes d'apprentissage et dictionnaires. L'idée était de documenter la langue et de fournir des outils pour l'écriture littéraire. Cet élan n'a pas faibli, la preuve avec le *Dictionnaire du Patois de la Vallée du Trient*, le *Lexique du patois d'Anniviers* et le *Dictionnaire du patois de Bagnes*, des ouvrages récents. Il existe aussi un corpus littéraire en patois, parfois méconnu, à la réception forcément limitée. Je pense par exemple aux textes patois de l'écrivain et chanoine Marcel Michelet (1906-1989).

Qu'en est-il de sa défense au niveau institutionnel?

En réaction à l'abandon du patois à l'école se sont créées les amicales de patoisant-es, soutenues par les cantons et reconnues sur le plan culturel dès les années 1950. En 1992, le Conseil de l'Europe a fondé la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires, ratifiée par la Suisse en 1995. Y figurent notamment le romanche ou le yéniche, mais pas les patois romands! Ce loup a été rattrapé: en 2018, la Suisse a reconnu le franc-comtois (patois du Jura, de langue d'oïl) et le francoprovençal dans son rapport périodique de la Charte. Des actions seront donc prises pour les protéger et les faire connaître.

Quant au Valais, il a reconnu le francoprovençal et les variétés alémaniques du Haut-Valais en tant que langues à soigner sur le plan culturel en 2018, lors de la modification de la loi sur la promotion de la culture. En 2011 a été créée la Fondation du patois, pour valoriser ce patrimoine¹.

Quel regard portez-vous sur son avenir?

Le patois se parle de moins en moins en tant que langue maternelle, mais de plus en plus de gens s'y intéressent. Ceux de Suisse romande sont parmi les mieux documentés au monde grâce aux grandes enquêtes du *Glossaire* qui datent de l'aube du XX^e siècle, si bien qu'on n'a pas fini d'en faire la description. Ce qui me plaît, c'est aussi l'évolution du rapport au patois. Les patoisant-es le partagent volontiers aujourd'hui, et il est parlé par des gens dont ce n'est pas la première langue. Une fierté a remplacé la gêne d'il y a cinquante ans. Cet intérêt correspond à une évolution mondiale, qu'on retrouve pour d'autres langues minoritaires comme le corse ou le breton. **PROPOS RECUEILLIS PAR APD** ¹ www.patois.ch